

# AGRÉGATION DE LETTRES 2023

## Grammaire et stylistique

Pour chacune des œuvres :

- L'analyse de la langue de l'auteur
- Des sujets corrigés pour l'écrit et l'oral
- Une large variété de questions de grammaire

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*

Tristan L'Hermitte, *La Mort de Sénèque*

Denis Diderot, *La Religieuse*

Marceline Desbordes-Valmore, *Les Pleurs*

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*



Coordination :  
Béregère Moricheau-Airaud



# I.

## **La langue de l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil***

### **I. La langue du voyageur, la langue du cordonnier, la langue du pasteur**

#### **I. Les cernes d'une écriture boisée**

Jean de Léry<sup>1</sup> est l'homme de deux œuvres : l'*Histoire memorable de la ville de Sancerre* (1574) et l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (1578). L'ordre chronologique des publications est trompeur. Le voyage en terre du Brésil est un voyage de jeunesse, réalisé alors que le jeune cordonnier n'a que vingt-trois ans, en 1557. À l'inverse, l'expérience terrible d'une « saison de la Saint-Barthélémy », selon la formule de l'historien Jules Michelet, date de 1573. Aussi, les différentes identités, les différentes expériences et, par suite, les différents langages de Léry se superposent dans l'écriture du *Voyage*, écriture dont il déclare dans sa préface qu'elle a été prise sur le vif, sous forme de « memoires », écrits « d'ancre de Brésil » (p. 61). Cette écriture rouge, de la couleur du bois Brésil, cette écriture de l'instant, rendue notamment grâce à l'usage généralisé du présent de

---

1 Je remercie chaleureusement Jérémie Bichue, Raphaël Cappelen, Bérengère Moricheau-Airaud et Astrid Quillien de leurs relectures attentives et de leurs précieuses suggestions.

description et de narration, forme en quelque sorte une première couche, un premier cercle, de ce langage *boisé*, veineux, où circule la sève de vingt années d'expérience.

Si Léry était cordonnier de métier, si sa matière était le cuir, on sent également à la lecture de son *Voyage* combien le bois et les métiers du bois comptaient pour lui. Il consacre le dernier et le plus copieux chapitre de son cycle naturaliste aux « arbres, herbes, racines, et fruits exquis que produit la terre du Bresil » (voir le substantiel chapitre XIII, p. 306-335, qui ouvre le programme restreint de grammaire et stylistique). Il y a quelque chose du *boisier* dans sa façon de construire sa relation de voyage. Lorsque l'on procède à la coupe de son écriture, on peut y observer plusieurs cernes, matérialisés tant par les éditions successives du *Voyage* que par le récit des manuscrits, que Léry s'applique lui-même à fonder dans sa préface.

Le premier cerne annuel daterait de 1557, ce serait à la fois le plus ancien et le plus saillant, le plus marquant ; il correspondrait à la découverte de l'Amérique par le jeune Léry et à ses premiers jets d'écriture, tracés de l'encre même du Brésil. Cette première matière *chaotique*, et augmentée à la demande de ses auditeurs émerveillés par la nouveauté de ses dires, est ensuite reprise, refondée par Léry, toujours à l'invite de ses fidèles, déclare-t-il, dans une classique posture d'humilité et de retrait (p. 62). Le deuxième cerne de croissance correspondrait à l'année 1563, lors de laquelle le huguenot aurait mis en ordre la relation de cette expérience de colonie réformée en Amérique. Cet « assez ample discours » se serait évanoui à la porte de la ville de Lyon, où des relations de Léry devaient le lui remettre. Le troisième cerne renverrait à une remise au propre des « brouillars » (brouillons), heureusement conservés par le copiste de Léry. Mais ce « second recueil Americain » a de nouveau pâti de la mauvaise fortune, car Léry a dû quitter subitement ses livres et ses papiers, restés à la Charité-sur-Loire, tandis que leur propriétaire allait chercher refuge en la ville de Sancerre, bastion huguenot. Heureusement, l'année 1576 marque un nouveau mouvement de la roue de Fortune et le rétablissement de l'auteur en son sommet. Il finit en effet par recouvrer le premier volume de Lyon, grâce aux bons soins d'un ami diligent. Léry résume de la sorte le destin rocambolesque de son texte américain : « Voila comme jusques à present ce que j'avois escrit de l'Amérique, m'estant toujours eschappé des mains, n'avoit peu venir en lumiere [métaphore verbale de la publication] » (p. 60).

Il est fondamental, pour comprendre l'écriture du *Voyage*, de garder en tête l'histoire aventureuse et épaisse de ce texte successivement réservé, désiré, augmenté, établi, perdu, réécrit, laissé et, enfin, étonnamment recouvré. Ce récit des origines du texte, qu'il soit authentique ou non, participe sans conteste de la mythologie de l'œuvre. Se superpose à l'histoire

des manuscrits celle des éditions. Léry a effet pris soin de l'établissement de son texte, qu'il a surveillé de près et régulièrement amendé. Il a veillé sur trois éditions, toujours à Genève chez Antoine Chuppin, en 1578, en 1580 (il s'agit de l'édition au programme) et en 1585<sup>1</sup>.

## 2. Les langages de Léry

Tout comme dans la critique rabelaisienne on est passé de *la langue de Rabelais*<sup>2</sup> (Lazare Sainéan, 1922-23) aux *langages de Rabelais*<sup>3</sup> (François Rigolot, 1996), il semble qu'il faille également, à propos de Léry, mettre en valeur la pluralité de ses langages.

À la lecture du texte au programme, on est d'abord frappés par ce que Grégoire Holtz appelle le « stile nu des récits de voyage<sup>4</sup> ». D'entrée de jeu, Léry donne la couleur de son style : « Pour l'esgard du stile et du langage », il ne contentera ni les experts de tel ou tel domaine, comme de « l'art de navigation », ni les amateurs de « belles fleurs de Rhetorique », friands de « mots nouveaux et bien pindarizez », ni les humanistes érudits ne pesant la valeur d'un livre qu'au nombre « d'histoires et d'exemples prins d'ailleurs » (p. 95-96). Léry déclare préférer, à l'instar des Américaines qui ne supporteront jamais le moindre vêtement, un style absolument nu, dépouillé de toute fleur, et ne se parant même pas des « plumes d'autrui », à la différence, cette fois, des parures ornant les hommes sauvages.

De fait, au fil de ses descriptions, Léry adopte une écriture pragmatique, nette, tâchant de coller au plus près des choses décrites. Il traduit alors le fantasme de trouver les mots correspondant parfaitement aux choses décrites<sup>5</sup>. Il a bien conscience du caractère inaccessible de cet idéal de décalque exact de la réalité vue par les traits de l'écriture. Il semble d'ailleurs concéder une certaine supériorité de la représentation matérielle sur la verbale, lorsqu'il regrette le refus d'un compagnon de voyage de *peindre* les animaux brésiliens extraordinaires aux yeux de ceux de *par-deçà* (les habitants de la vieille Europe) : « Et de faict (comme j'ay dit) estant estrangement defectueux [Léry parle du *Coati* ; *defectueux* signifie « absent »], eu esgard à ceux de nostre Europe, j'ay souvent prié un nommé Jean Gardien, de nostre compagnie, expert en l'art de pourtraiture de contrefaire tant cestuy-là que beaucoup d'autres, non seulement rares,

1 Pour une étude précise de l'histoire du texte, voir F. Lestringant, *D'encre de Brésil*, p. 13-38.

2 L. Sainéan, *La Langue de Rabelais*, 1976.

3 F. Rigolot, *Les Langages de Rabelais*, 1972.

4 G. Holtz, « Le stile nu des récits de voyage », 2006.

5 Voir M. Foucault, *Les Mots et les Choses*, 1966.

mais aussi du tout incongnus par-deçà, à quoy neantmoins à mon bien grand regret, il ne se voulut jamais adonner » (chap. X, p. 275). Toutefois, cette tonalité désabusée, constatant l'incapacité de faire revivre ce monde si éloigné, tant par l'espace que par le temps, frappe aussi l'image visuelle, comme il le déclare amèrement, plus haut :

Finallyment combien que durant environ un an, que j'ay demeuré en ce pays-là, je aye esté si curieux de contempler les grands et les petis, que m'estant advis que je les voye tousjours devant mes yeux, j'en auray à jamais l'idée et l'image en mon entendement : si est-ce neantmoins, qu'à cause de leurs gestes et contenance du tout dissemblables des nostres, je confesse qu'il est malaisé de les bien représenter, ni par escrit, ni mesme par peinture (chap. VIII, p. 233-234).

En ce sens, l'un des enjeux cruciaux de l'écriture léryenne consiste à rapprocher le lointain, à faire vivre le disparu ou l'inconnu. Pour ce faire, Léry privilégiera la figure de l'analogie, qui innerve en profondeur et en totalité ses discours descriptifs. S'il refuse toute fioriture rhétorique, il concède à la figure d'analogie une nécessité absolue. Il ne peut donner à voir à ceux de *par-deçà* ce dont il a fait l'expérience *par-delà* en faisant l'économie de la si précieuse copule *comme*. Il faut s'arrêter sur la figure analogique, qui exprime aussi bien un style qu'une mentalité, en l'espèce l'un n'allant pas sans l'autre. Dans son célèbre essai *Les Mots et les Choses*, Michel Foucault avait, dès 1966, mis en avant l'esprit profondément analogique des hommes du Moyen Âge et de la Renaissance.

Jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la ressemblance a joué un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture occidentale. C'est elle qui a conduit pour une grande part l'exégèse et l'interprétation des textes : c'est elle qui a organisé le jeu des symboles, permis la connaissance des choses visibles et invisibles, guidé l'art de les représenter<sup>1</sup>.

C'est ainsi que le philosophe inaugure son chapitre sur « La Prose du monde ». De la ressemblance, immense machine organisatrice du monde, il dégage quatre figures majeures : la *convenientia*, l'*aemulatio*, l'analogie et la sympathie. La *convenientia* permet à l'homme d'appréhender le monde comme une « vaste syntaxe », où les différents êtres s'ajustent les uns aux autres : plantes et bêtes, terre et mer, et l'homme, le grand ordonnateur, avec tout ce qui l'entoure. Le principe de *convenientia* métaphorise la création en une « chaîne immense, tendue et vibrante ». Quant à l'*aemulatio*, elle permet d'établir un jeu dans la distance, une ressemblance sans le contact ; les anneaux de la chaîne sont alors rompus, et se mirent dans l'éloignement. Cette pensée conduit à comprendre le monde en une sorte

---

1 M. Foucault, *Les Mots et les Choses*, p. 32.

de gémellité naturelle, l'être ferait pliure, se traduirait en un face à face. Aussi, « Les anneaux de l'émulation ne forment pas une chaîne comme les éléments de la convenance : mais plutôt des cercles concentriques, réfléchis et rivaux<sup>1</sup>. ».

L'analogie constitue la troisième forme de similitude. Elle assimile en réalité *convenientia* et *aemulatio* plus qu'elle ne s'en distingue. Foucault considère qu'il s'agit d'un vieux concept familier à la science grecque et à la pensée médiévale, mais dont l'usage renaissant serait devenu différent. L'analogie assure « le merveilleux affrontement des ressemblances à travers l'espace », mais elle parle aussi « d'ajustements, de liens, de jointures ». Cette réversibilité, comme cette polyvalence, donne à l'analogie un champ universel d'application. Par elle, toutes les figures du monde peuvent se rapprocher. Il existe cependant, dans cet espace sillonné en toutes les directions, un point privilégié : il est saturé d'analogies (chacune peut y trouver l'un de ses points d'appui) et, en passant par lui les rapports s'inversent sans s'altérer. Ce point, c'est l'homme ; il est en proportion avec le ciel, comme avec les animaux et les plantes, comme avec la terre, les métaux, les stalactites ou les orages<sup>2</sup>. Foucault fait implicitement allusion à la doctrine de l'homme-microcosme en avançant que dans cette vision du monde « [l]e corps de l'homme est toujours la moitié possible d'un atlas universel ».

Enfin, la quatrième forme de ressemblance réside dans le jeu des sympathies. La sympathie tend vers l'assimilation, l'identité, le même ; elle doit être balancée par son contraire l'antipathie qui maintient les choses en leur isolement, en leur singularité.

Près de cinquante ans plus tard, l'anthropologue Philippe Descola reprend la question du rapport de l'homme au monde, s'interroge au niveau universel sur les modalités culturelles d'appréhension par l'homme de son environnement. Dans *Par-delà nature et culture*, il dégage quatre manières de répartir continuités et discontinuités entre l'homme et son environnement : le totémisme, qui souligne la continuité matérielle et morale entre les hommes et le monde ; l'analogisme qui envisage les discontinuités entre l'homme et le monde mais les considère comme traversées par des relations de correspondances ; l'animisme qui prête aux non-humains l'intériorité des humains mais les distingue par le corps ; le naturalisme qui admet les continuités matérielles entre l'homme et son milieu mais l'en coupe par l'aptitude culturelle.

---

1 *Ibid.*, p. 36.

2 *Ibid.*, p. 37.

Dans son chapitre IX, consacré aux « Vertiges de l’analogie », Descola déclare que l’ontologie analogique fut hégémonique en Europe durant le Moyen Âge et la Renaissance, se fondant sur la théorie de la « grande chaîne de l’être » – née avec Platon, poursuivie chez Aristote, et aboutie chez les néo-platoniciens, Plotin en particulier. Saint Augustin et saint Thomas reprennent et christianisent cette thèse de la diversité des choses ordonnées, considérant que la perfection des choses créées ne peut ressortir qu’au regard de la perfection du projet divin. Après ce rapide tour d’horizon philosophique, Descola soutient que « c’est peut-être à la Renaissance que l’analogisme a brillé en Europe de ses feux les plus vifs, avant de s’effacer dans une existence souterraine<sup>1</sup> ». Dans sa définition synthétique de l’analogisme, Descola en fait « un rêve herméneutique de complétude ». Face à l’état ordinaire du monde, la différence infiniment démultipliée, l’homme espère le rendre intelligible et supportable grâce à la ressemblance.

Rendre l’absolue, l’inquiétante et fascinante étrangeté intelligible et supportable, voilà précisément ce à quoi s’attelle le voyageur Léry, qui fait preuve d’une curiosité et d’un émerveillement exemplaires. C’est bien le langage du voyageur qui résonne dans cette volonté infatigable de donner à voir de l’autre côté de l’océan Atlantique ce qui se trame dans la France Antarctique (nom donné à la colonie éphémère de Villegagnon, pasteur protestant ayant fondé une communauté huguenote au Brésil, que Léry a rejointe). Ce goût de l’analogie, ce trait d’écriture si saillant, ressortit aussi bien au langage du voyageur qu’à celui du cordonnier. Le cordonnier de métier qu’était le jeune artisan Léry devait assembler des peaux, les coudre, pour créer un objet singulier. N’est-ce pas précisément ce geste qu’il répète au sein de son *ample discours* quand il tente de rapprocher deux mondes foncièrement différents par le fil robuste de l’analogie ? L’altérité des choses vues à l’autre bout du monde connu par ce jeune Français est encore renforcée par l’altérité de la langue. Les parcelles du monde découvert portent un nom donné par les *Sauvages*. C’est cette langue foncièrement autre, absolument orale, que Léry s’applique à intégrer dans son discours et qu’il cherche à traduire à l’aide des *truchements*, les traducteurs locaux, et à l’aide des comparaisons, que celles-ci s’appuient sur la proximité ou bien sur la différence. Cet exotisme linguistique fait foncièrement partie du style léryen.

Jean de Léry, bien qu’artisan, s’est très tôt intéressé au monde lettré de son temps. Séduit par les idées réformistes, il a fait le voyage pour Genève alors qu’il venait d’avoir dix-huit ans. Il y a suivi les cours de Jean Calvin et,

---

1 Ph. Descola, *Par-delà nature et culture*, p. 285.

notamment, découvre la rhétorique quintilienne. C'est donc dans les traités de Quintilien – repris par *La Rhétorique française* d'Antoine Fouquelin en 1555 – que l'on trouvera son modèle rhétorique, c'est-à-dire son « art de bien et élégamment parler » pour reprendre la définition succincte de Fouquelin. Au livre VIII de *De l'institution oratoire* (I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.), Quintilien s'intéresse aux tropes, qu'il désigne comme des changements fondés sur le *transport* d'un mot depuis sa signification propre vers une autre, afin de donner plus de *force* au discours. Il ajoute que les tropes peuvent être utilisés pour gagner en signification ou bien en ornement et que certains sont de purs ornements. Ce sont précisément ces purs ornements que Léry rejette au bénéfice des tropes signifiants. À propos de la *translatio* ou métaphore, Quintilien dit qu'elle enrichit le style par d'ingénieux échanges ou d'heureux emprunts et souligne le fait qu'elle donne un nom aux choses qui n'en ont pas. Si Léry fait un usage restreint de la métaphore, en revanche il use abondamment de la comparaison, que le rhéteur latin nomme *similitudo* et qu'il rapproche de la métaphore, conçue comme une *similitudo abrégée*. Aussi peut-on considérer que l'usage des comparaisons fait par Léry correspond pleinement aux exigences rhétoriques : il cherche le nom le plus approchant en français. De surcroît, Léry tâche de fonder ses choix rhétoriques sur la nécessité. Il tend vers un usage raisonné et raisonnable des moyens rhétoriques. S'il est sensible à la force d'expression de son discours, il cherche d'abord à se faire comprendre de son lecteur.

Léry construit des textes charpentés, solides et parfaitement organisés. Il offre au lecteur un discours suivi, organisé, rigoureux, soigneusement articulé par des mots de liaison, explicitant tant l'ordre des sujets, que les renvois, que les liens logiques. Son texte, volontiers copieux, ne prend que rarement une allure paratactique. On reconnaît dans ce langage impeccablement construit le langage du pasteur. Léry reprend régulièrement son texte, qui mûrit avec lui et bénéficie des expériences de l'homme. Or le cordonnier fait progressivement place au pasteur. Le quotidien de l'homme change, il quitte l'atelier pour la chaire et élabore sermons et homélies. Dans la lignée de Martin Luther et de Philippe Mélanchton, Léry fait du *trivium* – grammaire, rhétorique et dialectique rénovées – le fondement de sa langue ethnologique et théologique<sup>1</sup>.

Le lecteur est frappé par la richesse et la maîtrise de sa syntaxe, qui se caractérise par un goût prononcé pour les phrases longues, voire très longues, que l'on appelle périodes. Léry répond de la sorte aux exigences rhétoriques de *copia* et de *varietas*. Il élabore des phrases nourries, rythmées et enrichies par un vocabulaire très précis et varié. Cette variété et

1 Voir l'article d'O. Millet sur la rhétorique protestante, « La Réforme protestante et la rhétorique », 1999.

cette précision sont encore accentuées par la diglossie constante de son lexique, qu'il s'attache systématiquement à étendre au langage *sauvage*. La chose vue *par-delà*, tout juste découverte, jamais dite *par-deçà*, inouïe, est d'abord dite avec les mots des Indiens tupinambas, puis approchée, à tâtons, par une série de termes analogiques. Ce phénomène est particulièrement sensible dans le discours naturaliste.

## II. Lexicologie

### I. *Copia* et *brevitas* rhétoriques et lexicales

Le lexique de Jean de Léry se distingue par sa richesse et sa précision. Il répond parfaitement à l'exigence humaniste de *copia*. Mais cette abondance est toujours maîtrisée et ne dérive jamais dans l'excès, l'outrance ou l'inutilité. Le principe de nécessité semble guider Léry dans le choix de ses mots, tout comme il le guide dans le choix de ses tropes rhétoriques. L'écrivain a parfaitement conscience de ce que signifie écrire. Il soigne son style et formule souvent des remarques métadiscursives (en particulier dans la préface et à la fin du dernier chapitre), comme dans l'*explicit* de son *Voyage* :

Je sçay bien toutesfois qu'ayant si beau sujet je n'ay pas traité les diverses matieres que j'ay touchées, d'un tel style ni d'une façon si grave qu'il falloit : mesme entre autres choses confessant encores en ceste seconde edition avoir quelquesfois trop amplifié un propos qui devoit estre coupé court, et au contraire, tombant en l'autre extrémité, j'en ay touché trop brièvement, qui devoient estre deduits plus au long. Je prie derechef les lecteurs, pour suppleer ces defauts du langage, qu'en considerant combien la pratique du conteur en ceste histoire m'a esté griefve et dure ; ils reçoivent ma bonne affection en payement. (chap. XXII, p. 551-552)

Léry répond ainsi aux exigences de la rhétorique humaniste. Il réfléchit au style convenant à la matière traitée. Il s'interroge sur la pertinence d'user de brièveté<sup>1</sup> ou bien d'abondance. On reconnaît les principes de *brevitas* et de *copia*, traités par les rhéteurs Cicéron (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) et Quintilien (I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.), et approfondis par l'humaniste Érasme (mort en 1536,

1 Sur ce point, on pourrait citer le passage suivant : « Mais au reste pour eviter prolixité, renvoyant les lecteurs és discours que j'ay fait cy devant, traitant des choses remarquables que nous vismes en allant, je ne reitereray point icy ce qui a jà esté touché, tant des poissons volans, qu'autres monstrueux et bigerres de diverses especes qui se voyent sous ceste Zone torride. », chap. XXI, p. 518.